En rendant compte dans notre dernière feuille du but et du résultat des deux grands conseils tenus à l'hôtel des monnaies le 10 et le 13 de ce mois relativement à la Banque, nous avons omis d'ajouter qu'à l'issue de ces deux conseils, M. J. Alléon et M. Em. Baltazzi, directeurs de de cette Banque, ont été introduits auprès des ministres de S. M. I. le Sultan, encore réunis, et que Rifa'at pacha, président du conseil suprême de justice, en leur communiquant le résultat de la délibération, leur a donné l'ordre formel de continuer les opérations pour le maintien du change comme ils l'ont fait jusqu'à présent, telle étant la décision prise à l'unanimité par ce conseil.

Nous avons, dans notre avant-dernier numéro, parlé des dispositions prises par le gouvernement impérial au sujet des objets réunis au ministère du commerce qui sont destinés à figurer à l'exposition universelle de Londres. La commission s'occupe continuellement dans les bureaux de la réception des articles en retard, qu'elle classe, à mesure de leur arrivée, dans les catalogues respectifs. Déjà plus de 2,000 articles sont portés sur celui des produits du sol, et 1,500 environ sur celui des objets manufactures. D'après ce qui reste à classer, nous pouvons approximativement fixer à 4,000 au moins le chiffre total du catalogue général. Nous devons ajourner avec regret la publication des notes que nous avons prises, afin de présenter un travail complet. Sous peu de jours, il faut espérer que celui de la commission sera terminé, les catalogues clôturés, et l'expédition préparée. On parle de plusieurs fonctionnaires qui doivent accompagner l'expédition à Londres, mais jusqu'à ce moment, rien n'est encore décidé et il serait prématuré de citer des noms. Nous avons trop de confiance dans le zèle et les lumières d'Ismaïl pacha, pour ne pas être sûrs d'avance du bon choix qui sera fait.

On attend incessamment au ministère du commerce la visite de S. M. I. le Sultan. De grands préparatifs sont faits pour disposer dans la grande galerie du ministère et dans les vastes appartemens qui en dépendent, la collection représentant l'industrie et les richesses naturelles du pays. Le ministre surveille lui-même l'exécution des ordres qu'il a donnés à cet effet, et travaille sans relâche afin que tout puisse être en ordre pour demain, dans l'attente de la visite du Souverain, fixée, à ce qu'on prétend, pour ce jour là. Des étagères, supportant les caisses qui renferment les objets à exposer, sont établies tout le long de la galerie et tout autour des appartements dont la décoration se fait avec une partie des produits destinés à l'exposition : le luxe des dessins, la vivacité des couleurs des tapis qui recouvrent les étagères, entourent les murs de cette galerie d'un réseau de fleurs et d'arabesques, promettent un coup-d'oeil ravissant, un effet grandiose. Il sera doux au Souverain d'embrasser d'un regard les beaux produits des manufactures qu'il a créées, les richesses naturelles du vaste Empire qu'il gouverne, et cependant combien de producteurs, combien d'industriels n'ont point répondu à l'appel du ministère, en exécution des ordres de leur auguste Empereur!

Le ministre des affaires étrangères a invité le corps diplomatique à aller voir l'exposition vendredi prochain.

Ces jours derniers, on a voulu donner, dans le public, de la gravité à un mouvement qui a eu lieu tout récemment dans la Croïne, en Bosnie. Nous pouvons assurer que ce mouvement a presque aussitôt été comprimé par la présence d'Omer pacha, et qu'à l'heure qu'il est, toute la Bosnie jouit de la plus grande tranquillité.

Il y a quelques jours, nous avons dit, d'après le *Courrier d'Athènes*, que la Grèce était dans un état mille fois pire que celui où elle était sous la domination turque.

Cette feuille nous répond dans son numéro du 8 de ce mois, et trouve que nous l'avons mal citée : l'état mille fois pire ne concernerait que les voies de communication, et nous l'aurions appliqué à la situation générale du mignon royaume. La chose est possible, et il faut voir comme notre confrère nous chapitre : semonce en deux colonnes passées! C'est sans doute pour ce motif qu'il ne nous a pas envoyé le dit numéro : il aura craint de nous faire de la peine, et n'eût été l'office d'un ami, qui nous l'a mis sans pitié sous les yeux, nous aurions couru le risque d'être privés à tout jamais de la morale du susmentionné confrère. Son procédé est courtois et a droit à nos remercîmens.

Un Monsieur que nous connaissons par voie historique et qui portait de son vivant le nom de Laubardemont, disait : « Donnez-moi une ligne la plus indifférente de la main d'un homme, et j'y trouverai de quoi le faire pendre. » Le *Courrier* est encore plus habile, et pour arriver au but du Monsieur ci-dessus, il se passe volontiers d'une ligne ; il lui faut moins que rien : l'absence d'un mot, d'un accent, d'une virgule. En parlant, sans penser à mal, et d'après la feuille grecque, nous semblait-il, de l'état de la Grèce mille fois pire que celui où elle était sous la domination turque, nous étions loin de croire que nous nous exposions au danger de la potence..... morale.

Nous l'avons en dormant, Monsieur, échappé belle! grâce à la bonté d'âme de notre confrère, qui s'est contenté de nous infliger un sermon de plus de 150 lignes.

Ce que c'est pourtant que d'accorder trop facilement sa confiance à un journal! Nous l'avouons en toute humilité : éloignés de l'endroit, nous nous laissions faire l'éducation sur la Grèce par le *Courrier*; nous le lisions avec zèle, et nous y apprenions que rien n'allait dans ce pays, si ce n'est le brigandage et les mauvais vouloirs de l'administration; si bien que la conviction de notre confrère était devenue nôtre. Car nous nous disions qu'en effet un pays qui n'a pas de routes, ne peut pas cheminer, étant d'ailleurs conduit par des hommes valant peu, affirme notre confrère, et exposé aux exploits des détrousseurs qui valent encore moins. Et la preuve que nous pouvions nous croire autorisés à faire ce candide soliloque, nous la trouvons encore dans les lignes suivantes que l'on peut lire dans le sermon en question :

« Si le *Journal de Constantinople* se bornait à attaquer le système qui nous régit; s'il en mettait en relief les vices de tout genre; si, en comparant entre eux les hommes qui composent le gouvernement turc et le gouvernement hellénique, il remarquait qu'en Turquie les hommes les plus éminents sont appelés aux premières places, tandis qu'en Grèce les meilleurs citoyens sont impitoyablement proscrits des affaires; si de plus il faisait voir d'un côté les progrès que fait la Turquie sous l'impulsion d'un gouvernement sage et éclairé, et de l'autre les obstacles que rencontre la Grèce momentanément par l'inhabileté d'une administration formée le plus souvent en dehors des vœux et des intérêts du pays et sous des influences étrangères, le *Journal de Constantinople* ne serait point en dehors du vrai, et, malgré notre douleur de voir ainsi nos plaies signalées dans des intentions sans doute peu amies, les arguments nous manqueraient pour le convaincre d'erreur. »

Ne résulte-t-il pas de ce petit tableau, que nous croirions exact, si nous ne craignions de nous exposer encore aux gourmades du *Courrier*, que tout va en Turquie et que rien ne va en Grèce? Nous n'avons pas voulu établir autre chose, et surtout quoi qu'en dise cette feuille, il n'a jamais été dans notre pensée de rendre la nation hellénique responsable des fautes de son gouvernement. A l'avenir, nous nous tiendrons sur nos gardes, et peserons plus que nous ne l'avons fait jusqu'ici les dires du *Courrier* à l'endroit de son pays. Il ne faut pas que la morale de son sermon soit perdue, d'autant plus que nous n'avons pas un goût bien vif pour les feuilles qui prennent plaisir à nous faire pêcher, afin d'avoir l'occasion de nous sermoner. Mais, hélas! nous sommes comme le corbeau de la fable, qui,

Honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Étant gens sans rancune, nous croyons devoir citer les lignes suivantes du même numéro du *Courrier d'Athènes*, qui, après avoir témoigné sa satisfaction de la fin des troubles de Samos, s'exprime ainsi à notre contentement :

« Éclairés sur les dangers qu'un conflit entre la force ottomane et la population pourrait entraîner, les chefs de l'opposition samienne ont pris le sage parti de renoncer à soutenir une lutte où les chances ne pouvaient être de leur côté. Dès lors la population est rentrée dans le calme, et tout sujet de division entre l'autorité et les habitant a disparu. Maintenant que M. Coménenos se trouve débarrassé d'une opposition qui pouvait paralyser ses efforts pour le bien du peuple qui a été commis à sa direction, nous nous flattons qu'il s'empressera de réaliser complètement les espérances que sa nomination a un poste si important et si difficile a fait naître chez tous les amis du progrès et de l'humanité. »

Dimanche dernier, une cérémonie intéressante a eu lieu à Péra, pour l'inauguration du Collége arménien catholique fondé par l'archevêque primat. Les notabilités de la communauté et les principaux membres du clergé avaient été convoqués par les soins du fondateur et s'étaient empressés de se rendre à son invitation. La cérémonie a commencé par la bénédiction de l'établissement. Elle a été donnée par Mgr. Hassoun, assisté de Mgr. Selviam, patriarche civil, et des trois évêques d'Angora, d'Erzeroum et de Brousse. L'évêque d'Artvin étant malade manquait à cette solennité. Un discours a été ensuite prononcé par Mgr. Hassoun, par lequel ce prélat a exposé le but de la convocation. Parmi les paroles remarquables qu'il a prononcées, nous citerons les suivantes adressées aux jeunes enfants, futurs élèves du Collége, et à l'assistance :

« Que Dieu bénisse et fasse prospérer ce séjour de paix et de recueillement; que de fortes et sages études forment au travail et à l'obéissance une jeunesse animée de la meilleure volonté, mais à laquelle a manqué jusqu'à présent une éducation en rapport avec les progrès du siècle. Adressez avec moi des vœux au ciel pour la conservation des jours précieux de l'Auguste Souverain, du Sultan glorieux, notre maître, qui a bien voulu permettre la fondation de la future demeure de ces enfans; c'est par l'éducation qu'ils deviendront des hommes honorables, qui se parvient toutes les carrières. Voyez les autres pays d'Europe: la plus petite ville ne possède-t-elle pas un collége, la plus petite bourgade, une école? Constantinople devait-elle rester en arrière, et n'était-il pas temps de procurer à cette jeunesse intelligente les moyens de tenir convenablement dans la société la place qui lui est assignée. Par l'éducation, cette jeunesse pourra embrasser tous les états et y prospérer, parcourir toutes les carrières, et y briller. Les services qu'elle pourra rendre au pays sont immenses; l'industrie, l'agriculture, le commerce, les arts, les sciences, tout ce qui fait prospérer les états elles rend florissants, recevront un nouveau lustre, une impulsion nouvelle, lorsque ces enfants, devenus hommes, et hommes forts par l'éducation, seront appelés à embrasser ces diverses carrières. Partout, autour de nous, tout progresse, sous la main et le regard de notre Sultan bien-aimé. Il veut, par de sages institutions, assurer le bonheur de ses sujets, par la création d'écoles répandre les lumières et dissiper les ténèbres de l'ignorance; secondons ses nobles intentions et montrons-nous, par nos efforts, dignes d'être ses fidèles sujets, en méritant sa paternelle bienveillance. »

Après ces dignes paroles, résumant le long discours de l'archevêque primat, un jeune enfant, revêtu de l'uniforme des futurs élèves du Collége, s'est avancé et a remercié le fondateur et les chefs de la communauté au nom de ses jeunes camarades. Il s'est fait modestement l'interprète de leurs sentiments de reconnaissance pour les bienfaits de l'éducation qu'ils sont appelés à recevoir par les soins et les sacrifices du fondateur et des membres de la communauté qui ont accordé leur concours à cette œuvre, dont le but sera rempli par leur zèle et leur travail assidu.

Une distribution du programme et des règlements du Collége avait été préalablement faite aux assistants, parmi lesquels on remarquait MM. Mihran Duz, Abram Allahveridjoglu, Ussep Davoud, Ovanès Couyoumdjian, Kevork Aznavour, Ussep Kentchek, Bedros Yaghlikgian et divers autres personnages notables appartenant à la communauté arménienne-catholique qui était représentée, en outre, par un grand nombre de personnes de toutes classes et de toutes conditions.

Le Collége est destiné à recevoir indistinctement tous les enfants de la communauté, aussi bien ceux des provinces que de la capitale, en tant que le local, assez vaste, du reste, pourra le permettre; une bonne partie des places est affectée aux enfants dont les parents n'ont pas les moyens de pourvoir à leur éducation, qui leur sera donnée gratuitement.

Nous ne pouvons qu'applaudir à la création d'établissements aussi utiles, et nous enregistrons avec plaisir ce fait important, dont l'avenir nous montrera les fruits.

On avait répandu le bruit que des lettres particulières arrivées, dimanche dernier, par le bateau à vapeur de Trieste, annonçaient la découverte d'un complot en Piémont. Ce complot aurait eu pour but de forcer le roi Emmanuel à abdiquer en faveur du prince de Carignan et à donner la régence du royaume à la reine mère qui, à la suite de cette découverte, aurait été conduite dans un couvent. Un bateau extraordinaire du Lloyd autrichien arrivé aujourd'hui également de Trieste, apporte, dit-on, la confirmation de cette nouvelle; mais nous manquons, à cet égard, de renseignemens positifs et directs, et nous n'en garantissons pas l'exactitude.

Au moment de mettre nous presse, nous recevons par le bateau à vapeur extraordinaire du Lloyd autrichien arrivé de Trieste, la nouvelle qu'après les efforts infructueux de lord Stanley pour composer un nouveau cabinet, lord John Russell et ses collègues ont été invités par la Reine à reprendre la direction des affaires. Cette résolution, prise d'après le conseil de lord Wellington, a été communiqué le 3 mars, à la chambre des lords par le marquis de Lansdowne, et à la chambre des communes par lord Russell, qui a annoncé en même temps que le vendredi suivant (7 mars) il ferait connaître les intentions du gouvernement relativement aux questions soumises à la chambre.

Voici la traduction du texte de l'ordonnance relative à la réduction de la quarantaine en Grèce, pour les provenances de la Turquie, dont nous avons parlé dans notre précédent numéro :

OTHON, etc.

« Sur la proposition de notre ministre des affaires intérieures.

« Dans l'intérêt du commerce et de la navigation du royaume, et considérant que depuis quatre ans, le peste n'a pas paru dans l'Empire Ottoman et que le système sanitaire actuel dans ce dernier état offre des garanties suffisantes pour la santé publique, nous avons décidé et nous ordonnons :

« Art. 1er. La quarantaine de 4 jours prescrite jusqu'à présent pour les provenances des pays de l'Empire Ottoman, excepté les contrées de la Syrie et de l'Egypte, est abolie. Elle est remplacée par une observation de 24 heures, à laquelle seront soumises les provenances précitées, à la condition, toutefois, qu'il résulterait d'un manifeste quelle départ eu lieu d'un endroits en libre pratique; mais ne seront point admis aux conditions qui précèdent les navires qui prévendraient d'un point de l'Empire où il n'y aurait pas une Intendance Sanitaire.

« Art. 2. La quarantaine d'observation tant de l'équipage que des passagers sera consommée à bord du navire. Toutefois si quelqu'un en fait la demande, il lui sera permis de se débarquer au lazaret pour y demeurer le temps prescrit.

« Art. 3. Avant l'admission à la quarantaine d'observation et au terme de celle-ci, il y aura lieu à la visite du médecin sanitaire, et la libre suite ne sera accordée que sur un certificat constatant la bonne santé de toutes les personnes ainsi soumises à la visite, en conformité des règlements sanitaires.

« Art. 4. Sont considérées exemptes de toute mesure de purification les marchandises et autres objets susceptibles de contagion; mais la libre pratique ne sera accordée qu'après l'expiration de la quarantaine d'observation.

« Art. 5. Aussitôt après la première visite du médecin, c'est-à-dire avant l'entrée en observation, il sera proposé à bord un ou plusieurs gardiens, suivant l'article 29 du règlement sanitaire, dont le mandat sera d'empêcher toute communication de la part des gens du bord avec une navire ou toute personne se trouvant en libre pratique; d'observer l'état de santé des individus soumis à leur inspection, et en cas de besoin de référer de leurs remarques et observations, pendant leur demeure, à bord, à l'autorité sanitaire.

« Art. 6. Les communications par terre avec l'Empire Ottoman seront, comme jusqu'à présent, soumises aux lazarets de terre; mais le système suivra, soit à l'égard des passagers, soit à l'égard des marchandises, sera le même que celui établi par la présente ordonnance.

« Art. 7. Tout autre cas non prévu dans la présente ordonnance, sera réglé d'après les statuts des règlements sanitaires.

Notre ministre des affaires de l'Intérieur est chargé de publier et de faire exécuter la présente ordonnance.

Athènes, le 24 février 1851. (v. s.)

Dimanche dernier et aujourd'hui, le conseil des ministres s'est réuni à la Porte, sous la présidence du Grand-Vézir.

Par ordonnance impériale en date du 17 de ce mois :

Halil bey, de la tribu de Millau dans la province de Sivas, a été promu au grade de Kapoudji-bachi de S. M. le Sultan.

Toroun Ali bey de Moucha, un des chefs Kurdes de l'Anatolie, a été promu au même grade.

Par une autre ordonnance d'hier :

Sirri pacha, deltérdar de la province du Yemen, est nommé gouverneur-général de ladite province, et promu à cette occasion au rang de vézir.

---

tout d'abord l'âme de l'auditeur; cependant l'orchestration est bien travaillée et, sans cette stérilité de motifs que nous déplorons, la partition prendrait à ce style sobre et sévère un caractère presque religieux qui lui conviendrait et tournerait bien un défaut qui nous étonne chez un compositeur dont l'imagination ne connaissait pas le repos. Cependant on reconnaît le genie de Donizetti à certains passages dont le brillant coloris relève la teinte trop uniforme de l'ensemble, et nous citerons entr'autres le morceau : *Perché di stolto gubilo*, la marche triomphale, la cavatine de *Severo*, le finale du second acte, d'un beau mouvement, le duo de *Paolina* et de *Severo* et le duo du troisième acte, quoique le morceau : *Il non dell'arpe angelica*, si chaleureusement applaudi, manque, à notre avis, de distinction. Et encore ces applaudissemens s'adressent-ils plutôt à l'exécution qu'au mérite du morceau.

En effet, Mlle Penco a très bien compris le caractère de *Paolina* et le rend avec une grande vérité d'expression; c'est une jeune et fière romaine, très noble et très digne de l'amour de Polyeucte et de Sévère. Si nous disons romaine, ce n'est pas par le costume que nous en jugeons, car nous ne croyons pas que les dames de ce temps-là eussent des robes à taille et à volant, mais ceci est un détail sans importance qui n'enlève rien au talent de Mlle Penco et ne lui fait tort d'aucun des applaudissemens qui saluent chaque son entrée en scène et la remercient de la manière charmante dont elle chante la cavatine, le duo avec Severo et celui du troisième acte avec *Polinto*. Il ne fallait rien moins, du reste, que la voix de notre prima donna, si souple, si flexible, pour attaquer avec succès ce rôle rempli de difficultés de vocalisation; il est même très passages où ce n'est qu'à force de talent qu'elle arrive à ces notes basses qui ne sont pas toutes dans le nature de son timbre.

M. Prudenza est bien jeune encore et, quoi qu'il soit entré dans une bonne voie, il lui reste beaucoup à faire et surtout beaucoup à apprendre. Sa méthode est bonne, mais il ignore encore l'art de respirer à temps et entrecoupe parfois son chant de soupirs qui lui ôtent une vocalisation effet; sa voix n'a pas une grande étendue, mais elle est sympathique et acquerra par l'étude la souplesse qui lui manque. M. Prudenza chante fort bien sa cavatine et ses différens duos avec Mlle Penco; le public redemande chaque soir aux deux artistes le morceau du duo nous parlions plus haut, *Il non dell'arpe*.

M. Corsi (*Severo*) remplit avec distinction son rôle et nous voyons avec plaisir que sa jambe lui permet de se mouvoir avec plus de facilité. Il a compris son personnage et fait bien ressortir les diverses nuances de son caractère; il chante avec un goût exquis sa cavatine et son duo avec *Paolina*; c'est, sans contredit et malgré le timbre un peu usé et voilé de sa voix, le meilleur chanteur de la compagnie.

Ces trois rôles sont, à bien dire, les seuls importans de la partition, et nous ne parlons que pour les nommer de MM. Alessandrini, Zocchi et Parmeggiani qui remplissent ceux de *Callisthène*, *Felice* et *Nearco*.

Nous ne pouvons que répéter, sur la manière dont marche l'orchestre, les éloges auxquels M. Mariani nous contraint à chaque nouvelle partition, donne violence, du reste, car nous aimons à rendre justice à son habileté que deux ans de connaissance ont mis notre public à même d'apprécier. Les chœurs vont généralement bien; le public a vivement applaudi les nouvelles décorations dont on a doté la salle, et, si l'ensemble de la scène est soigné; elle exigerait peut-être un peu plus de personnel, surtout à l'entrée du proconsul dans Mélitène.

Avant de clore ce feuilleton, deux nouvelles : on a commencé les répétitions de *Moïse*; à bientôt cette magnifique partition de Rossini. Seconde nouvelle : le bateau d'Odessa a débarqué à Constantinople une ancienne et estimée connaissance, M. Benrich qui, avant de quitter une seconde fois la capitale, se propose, dit-on, de donner un ou deux concerts. Ce sera bien à lui, et s'il veut prouver par-là qu'il n'a pas oublié Péra, le public saura aussi lui montrer qu'il se souvient toujours du brillant duc de Chevreuse et du vieux doge de Venise.

G. Nocus fils.

COMÉDIE ET DRAME.

ANECDOTES DU THÉATRE ANGLAIS.

Kemble était l'homme le plus distrait qui se pût rencontrer. A l'époque où il était directeur de Covent-Garden, un brave homme était venu pour traiter avec lui de l'engagement de sa fille au théâtre. Au même moment où on lui annonçait la visite du père de la débutante, on lui avait annoncé également celle d'un marchand de chevaux. Ce fut le père qui entra le premier dans le cabinet de Kemble, dont les idées étaient plus particulièrement tournées vers le marchand. Les premières politesses échangées, Kemble prit la parole :

— Je vous remercie, monsieur, dit-il, de m'avoir donné la préférence sur mon concurrent. Je vous en suis très-reconnaissant.

— Monsieur, fit l'autre en saluant.

— Et quel âge a-t-elle décédément?

— Seize ans, ou du moins elle les aura dans quelques jours.

— Diable! c'est bien vieux, cela. Mais dites-moi, est-elle douce?

— Je n'ai jamais connu son égale sous ce rapport.

— Y a-t-il longtemps qu'elle est en ville?

— Je l'ai amenée de Grinstead, il y a environ huit jours.

— Fort bien. Est-elle bien formée?.

— M. Thelwall l'a fait travailler quelque temps.

— A-t-elle été aux piliers?

— Plaît-il, monsieur?

— Je vous demande si elle a été aux piliers?

— Mais, monsieur, je ne comprends pas votre question?

— Allons, allons! ne nous fâchons pas, si vous êtes accommodant, nous conclurons tout de suite.

— Monsieur, je me fis entièrement à vous. Elle est en bas, si vous désirez, je vais la faire monter immédiatement.

— La faire monter, dites-vous! vous voulez plaisanter. Remettez-la aux mains de mon groom, il la placera à l'écurie jusqu'à ce que je puisse descendre pour la voir

— Vous dites qu'on la mette à l'écurie?

— Certainement. Elle sera en sûreté; et puisque vous dites qu'elle est douce, demain, dans le drame que je joue, je ferai mon entrée en scène sur son dos.

— Mille tonnerres! vous m'insultez à ce point! Vous osez dire que vous entrerez en scène sur le dos de ma fille.

— Comment votre fille? Vous n'êtes donc pas Mérep Williams?

— Mais non, je suis Morton.

— Ce n'est pas une jument que vous m'amenez?

— Mais non, mille fois non : c'est ma fille!

— Une jument née de *Skyscraper* et d'*Andromaque*?

— Que me parlez-vous de *Skyscraper* et d'*Andromaque*? Ma fille est née de moi et de Marie Muggin ma femme, morte l'an passé.

— Pardon, cent mille fois pardon de mon erreur, mon cher monsieur; je croyais avoir affaire à mon marchand de chevaux, avec qui je suis en marché pour l'achat d'une jument. Excusez-moi.

— Eh bien! quelle est votre réponse au sujet de ma fille?

— Désolé! répondit Kemble en tournant le dos : mais il m'est impossible de l'engager.

Edmond Kean se trouvait à Portsmouth en 1820. Il fut invité un jour par le directeur du théâtre et deux de ses amis à venir prendre une bouteille de madère dans une taverne voisine du théâtre. Le maître de l'établissement, apprenant que le célèbre Kean était du nombre de ses nouveaux hôtes, les fit entrer dans la pièce la plus élégante de sa taverne, remercia le grand acteur de l'honneur qu'il lui faisait et le combla de politesses obséquieuses. D'abord Kean prit bien la chose; mais à la fin, ennuyé des poursuites du taverner, il se leva, fixa sur lui un regard sévère, et d'une voix pleine de colère :

— Monsieur Knox, lui dit-il, je suis venu chez vous, comme par curiosité, qui sont mes amis, pour me rafraîchir et non pour être assommé par vos politesses, qui sont des insultes pour moi. Regardez-moi bien en face; vous paraissez ne pas me reconnaître; je suis pourtant bien M. Edmond Kean, le même que vous avez connu, y a quinze ans, dans cette ville, alors que vous y teniez un véritable bouge. A cette époque, monsieur, je faisais partie d'une pauvre troupe ambulante. Je me souviens qu'un soir, je vins chez vous pour boire une pinte de porter, que j'attendis long-temps qu'il vous fut agréable de me servir, et que, à peine m'avez-vous servi, vous me demandâtes le prix de votre porter. Jamais, monsieur, je n'oublierai votre impertinence à mon égard. Les choses sont changées depuis ce temps. Vous êtes à la tête d'un riche établissement, mais vous êtes toujours le même, monsieur Knox; comme moi, je suis toujours le même, Edmond Kean d'il y a quinze ans. Regardez-moi bien; trouvez-vous qu'il y ait une grande différence entre mes habits d'alors et ceux d'aujourd'hui pour que vous m'accabliez de politesses à ce point? Allez-vous-en, monsieur Knox, je rougis pour vous. Gardez votre vin dans votre cellier, je ne veux pas en boire.

Cela dit, Kean tourna les talons et laissa le pauvre taverner confus et terrifié.

— Venez-vous d'étudier une scène? demanda le directeur à Kean.

— Voyez, répondit l'artiste d'une voix encore tremblante, si mon cœur palpite à ce point, et si mon front pâlit ainsi de colère quand je joue.

— Alors vous avez été bien comme au théâtre; venez boire deux bouteilles de madère dans une autre taverne.